

## J. Stengers. — Sur l'aventure congolaise de Joseph Conrad

Le Français, le Belge, l'Anglais qui, au mois de mai 1890, ouvrait son journal, y trouvait, dans les informations et dans les commentaires, de longs développements sur les événements qui, à l'époque, paraissaient particulièrement marquants. La presse décrit les derniers soubresauts, en France, du mouvement boulangiste; en Allemagne, les manifestations de rancœur de BISMARCK, éloigné depuis peu du pouvoir, et les activités bruyantes de GUILLAUME II, qui s'était débarrassé de son vieux chancelier; elle signale les ennuis que connaissait en Italie le ministère CRISPI; l'arrestation à Paris de nihilistes russes. Quel journal, à cette époque, eût songé à consacrer ne fût-ce qu'une seule ligne au fait qu'un pauvre peintre hollandais miné par la folie — et par une folie parfois dangereuse — venait, le 21 mai 1890, de s'établir dans un petit village près de Paris, afin d'y être placé sous surveillance médicale constante? Quel journal eût songé à attirer l'attention sur le fait que, le 10 mai 1890, venait de s'embarquer à Bordeaux un jeune capitaine de steamer polonais du nom de KORZENIOWSKI, dont nul n'avait jamais entendu parler jusque-là, et qui partait prendre du service au Congo? Et cependant, la postérité aura oublié depuis longtemps les événements que l'on jugeait importants en mai 1890, elle aura oublié depuis longtemps qui était CRISPI et ce qu'étaient les rapports de BISMARCK avec GUILLAUME II, qu'elle se souviendra toujours que Vincent Van Gogh, arrivant à Auvers-sur-Oise pour y être soigné par le docteur GACHET, allait, dans une fièvre créatrice proprement inouïe, qui était aussi la fièvre de ses dernières semaines, y peindre, au rythme d'une toile par jour, quelques-unes des œuvres les plus prodigieuses de la peinture moderne; elle se souviendra toujours que Joseph CONRAD, partant pour le Congo, allait y recueillir les impressions qui devaient servir à une autre œuvre impérissable, un chef-d'œuvre de la littérature, *Heart of Darkness*, « Au cœur des ténèbres », dont d'aucuns n'hésitent pas à

dire qu'elle est « probablement la plus belle *short novel* de la langue anglaise » (1) \*.

Lorsqu'il s'occupe des grandes œuvres d'art, l'historien ressent bien davantage que dans tout autre domaine, et on peut presque dire jusqu'au déchirement, le contraste entre ce qui a été important aux yeux des contemporains, et ce qui compte par la marque qui a été imprimée sur les siècles. Dans son tableau du passé, il doit combiner, vaille que vaille, ces deux ordres d'importance — le général BOULANGER et VAN GOGH, Joseph CONRAD et GUILLAUME II. C'est là une de ses tâches les plus délicates, une de celles aussi où ses choix restent les plus subjectifs, et sont les plus éloignés, par conséquent, de ce que serait une science de l'histoire. C'est lorsqu'il doit intégrer l'art dans l'histoire, en d'autres termes, que l'historien sent peut-être le mieux que ce qu'il fait ressortit aussi, qu'il le veuille ou non, à l'art.

Je ne chercherai pas, dans cette brève communication, à opérer une telle intégration; c'est uniquement, et isolément, de Joseph CONRAD et de son séjour au Congo, que j'aimerais m'occuper.

Ceux qui, en mai 1890, voyaient partir pour le Congo ce jeune marin polonais, alors âgé de trente-deux ans, n'auraient certes pas pu deviner qu'ils assistaient au début d'une captivante aventure de l'esprit. Nul n'aurait d'ailleurs pu être meilleur devin au retour de CONRAD du Congo, quelques mois plus tard.

A tous points de vue, en effet, son séjour au Congo avait été un échec.

Épreuve pénible, tout d'abord, au point de vue de sa santé. CONRAD avait souffert de fièvres et de dysenterie. En septembre 1890, il écrivait à une de ses parentes: « Ma santé est loin d'être bonne... J'ai eu la fièvre en remontant la rivière (entendez: en remontant le Congo) quatre fois en deux mois, et puis aux Falls — qui en est la patrie — j'ai attrapé une attaque de dysenterie qui a duré cinq jours » (2). Sur le chemin du retour, entre Léopoldville et son rembarquement, ses maux furent pires encore (3). Il lui fallut longtemps, une fois revenu en Europe, pour se remettre de ces épreuves. Il en gardera toujours la trace: sa santé en restera définitivement altérée (4).

---

\* Les chiffres entre parenthèses renvoient aux notes *in fine*.

Echec du point de vue professionnel. Engagé par la S.A.B., la Société Anonyme Belge pour le Commerce du Haut-Congo, CONRAD avait d'abord servi comme second sur le *Roi des Belges* pour la remontée du fleuve, de Léopoldville jusqu'aux Stanley Falls. A la descente, pendant une partie du trajet, il avait exercé le commandement du steamer (5). Puis ses employeurs, alors qu'il n'était qu'au début de son terme, avaient, pour des raisons qui ne sont pas complètement éclaircies — mais où l'état de santé de CONRAD entrait sans doute pour beaucoup (6) —, renoncé à ses services.

Echec surtout du point de vue humain. CONRAD, au Congo, n'avait jamais été en sympathie avec les hommes qui l'entouraient. Dès le premier contact, il s'était senti en défiance. A son arrivée à Matadi, en juin 1890, il notait dans son journal: « Je crois que ma vie parmi les gens d'ici — les Blancs — ne peut pas être très agréable. Ai l'intention d'éviter autant que possible de faire des relations » (7). Trois mois plus tard, il écrivait:

Je regrette d'être venu ici. Je le regrette même amèrement... Tout m'est antipathique ici. Les hommes et les choses; mais surtout les hommes. Et moi je leur suis antipathique aussi. A commencer par le directeur en Afrique, qui a pris la peine de dire à bien de monde (*sic*) que je lui déplaisais souverainement, jusqu'à finir par le plus vulgaire mécanicien, ils ont tous le don de m'agacer les nerfs — de sorte que je ne suis pas aussi agréable pour eux peut-être que je pourrais l'être. Le directeur est un vulgaire marchand d'ivoire à instincts sordides qui s' imagine être un commerçant tandis qu'il n'est qu'une espèce de boutiquier africain. Son nom est Delcommune. Il déteste les Anglais et je suis naturellement regardé comme tel ici (8).

L'aversion profonde de CONRAD pour son « directeur », Camille DELCOMMUNE — le frère d'Alexandre DELCOMMUNE —, avec qui il avait fait son voyage sur le fleuve (9), a sans doute été un des principaux aliments de son amertume. Sentiment durable, comme en témoigne JEAN-AUBRY, qui fut fort lié avec le romancier. « Conrad », écrit-il, « qui était l'homme le plus généreux que j'aie connu, avait conservé jusqu'à ses derniers jours un très vif mépris, ou pour mieux dire, une persistante répugnance à l'endroit de cet homme » (10). Il continuait à évoquer, un quart de siècle plus tard, « la figure hostile, déplaisante, de Camille Delcommune » (11).

De ces mois sans joie passés au Congo, CONRAD rapporta les souvenirs qui allaient nourrir un peu plus tard deux de ses œuvres: tout d'abord un court récit, *An outpost of progress*, « Un avant-poste du progrès », rédigé en quelques jours en juillet 1896 (12); ensuite et surtout une œuvre majeure, *Heart of Darkness*, rédigée de décembre 1898 à février 1899 (13).

Tous ceux — et ils sont chaque jour plus nombreux — qui analysent l'œuvre de CONRAD, s'interrogent depuis longtemps sur ce qui, dans *An outpost of progress* et surtout dans *Heart of Darkness*, est la part de l'autobiographie. Jusqu'à quel point CONRAD s'est-il raconté lui-même, ou dans quelle mesure est-ce l'imagination romanesque qui guide sa plume? Cette question vient d'être traitée de manière remarquable dans un livre de M. Norman SHERRY, professeur à l'Université de Lancaster, *Conrad's Western World* (14), sur lequel nous voudrions attirer l'attention.

Le *Conrad's Western World* de M. SHERRY fait suite à un *Conrad's Eastern World* du même auteur qui confrontait la vie de CONRAD marin en Extrême-Orient avec les récits que cette phase de sa vie lui a inspirés. La méthode, dans ce nouveau livre, demeure celle de la confrontation, d'une confrontation minutieuse, et on pourrait presque dire ligne par ligne, des expériences de l'homme et de l'œuvre du romancier. Dans cette enquête qui a été justement qualifiée de *literary detective work*, M. SHERRY déploie les ressources d'une très brillante érudition. Il regroupe de manière systématique tous les textes, tous les témoignages, dépiste, souvent avec bonheur, des sources inédites. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'il recourt au journal manuscrit de GRENFELL, qui lui fournit plusieurs indications utiles. Le filet est tissé de main de maître, avec des mailles aussi serrées que possible.

Quels sont les résultats de cette enquête? Nous les résumons de manière brève, en formulant, là où cela nous paraît nécessaire, quelques réserves ou quelques critiques.

Prenons tout d'abord la première œuvre — par ordre chronologique — qui touche au Congo, *An outpost of progress*.

On en connaît l'argument. Deux agents d'une compagnie commerciale, nommés Kayerts et Carlier, se trouvent isolés dans un poste, sous les tropiques. La solitude prolongée les mène à la

déliquescence morale. Ils s'affrontent. Kayerts tue Carlier, puis se pend.

S'agit-il là d'une histoire que CONRAD aurait entendu raconter au Congo — peut-être, a-t-on dit, par Prosper HAROU, qui était lui-même agent de société et qui avait été son compagnon de voyage de Bordeaux à Matadi et sur la route des caravanes? M. SHERRY ne le pense pas: « I think it is unlikely », écrit-il, « that he heard such a story from Harou or anyone else » (15). Dans la mesure où CONRAD a eu des sources d'inspiration, croit M. SHERRY, c'est dans ses lectures qu'il les aurait trouvées — principalement dans le livre de STANLEY sur le Congo.

La position de M. SHERRY, sur ce point — et nous regrettons que l'ordre de notre exposé nous oblige tout d'abord à une critique — nous paraît proprement intenable. L'auteur néglige en effet un témoignage qui vient, une fois encore, de JEAN-AUBRY, et qui est d'une parfaite netteté. « Je tiens de Joseph Conrad lui-même », déclare JEAN-AUBRY, « que les circonstances qui font l'objet de ce conte lui avaient été rapportées, alors qu'il était au Congo, comme des événements qui s'étaient passés peu auparavant » (16). Plus encore que JEAN-AUBRY, c'est CONRAD lui-même qui nous livre d'ailleurs à cet égard le meilleur témoignage. Venant d'achever *An outpost of progress*, il écrivait à son éditeur Fisher UNWIN:

It is a story of the Congo. There is no love interest in it and no woman—only incidentally. The exact locality is not mentioned... The story is simple—there is hardly any description. The most common incidents are related—the life in a lonely station on the Kassai (17).

« A story of the Congo », « une histoire du Congo ». L'interprétation la plus naturelle n'est-elle pas ici: une histoire que l'on raconte au Congo? « The exact locality is not mentioned. » Ne faut-il pas aussi, tout naturellement, comprendre: l'histoire, telle qu'on me l'a racontée, se situait dans une localité bien précisée, mais que je n'ai pas mentionnée? Ce poste isolé, la suite du texte l'indique, devait se trouver dans le Kasai.

Le récit recueilli par CONRAD mettait presque certainement en scène deux Belges. On ne s'expliquerait pas autrement qu'il ait aussi nettement fait ressortir, dans *An outpost of progress*, que ses lamentables héros étaient des Belges. Une lettre écrite

par le romancier en décembre 1903 est d'ailleurs à cet égard tout à fait explicite. CONRAD y affirme (et nous soulignons cette affirmation car elle a ici une valeur capitale): « *Je prends mes personnages où je les trouve* ». Et citant presque immédiatement l'exemple de « mes deux bonshommes qui se poursuivent avec des revolvers dans l'*Outpost of progress* », il précise:

Kayerts n'est pas un nom français. Carlier peut l'être, mais aussitôt que je le nomme, je m'empresse de dire qu'il est un ex-sous-off de cavalerie d'une armée *garantie de tout péril par plusieurs puissances européennes*. Je me suis donné la peine de faire un militaire de cet animal-là exprès. Ils sont de braves Belges — Dieu les bénisse (18).

Le témoignage de JEAN-AUBRY, la lettre de CONRAD à Fisher UNWIN, cette lettre de 1903, tous ces textes se rejoignent et s'étaient mutuellement: la sombre histoire de Kayerts et de Carlier (avec d'autres noms, bien sûr) devait circuler en 1890 parmi les agents du Congo. A supposer qu'elle ait été authentique — ce qui reste encore à prouver car il y avait des conteurs doués d'imagination au Congo comme ailleurs —, on pourra peut-être un jour en découvrir l'origine. Il y a encore du travail en perspective pour les amateurs de *literary detective work* qui chercheront qui, parmi les agents commerciaux du Kasai, a pu mourir, l'un tué à coups de revolver par un compagnon d'infortune, l'autre pendu.

Deux ans après *An outpost of progress*, CONRAD va ciseler une œuvre infiniment plus achevée, plus subtile, plus profonde: *Heart of Darkness*. Après avoir narré une histoire qu'il avait recueillie au Congo, CONRAD va se libérer en racontant sa propre histoire. Nul doute en effet que Marlow, qui raconte son aventure dans *Heart of Darkness*, ne soit CONRAD lui-même. Les similitudes Marlow-Conrad sont telles qu'elles sautent littéralement aux yeux. Dans l'itinéraire suivi par Marlow, et qui forme la trame du récit, on reconnaît immédiatement celui de CONRAD: Bruxelles — la côte d'Afrique — Matadi — la route des caravanes — la remontée puis la descente du fleuve.

Mais au-delà de la trame, il y a toute la richesse, toute la luxuriance du récit. Le mérite de M. SHERRY est d'avoir, avec un zèle et un soin exemplaires, relevé les multiples traits qui, dans *Heart of Darkness*, sont le reflet de l'expérience personnelle de

CONRAD. Ces traits, dans plus d'un cas, sont de ceux, grands et petits, qui, pour des raisons évidentes, devaient s'être gravés profondément dans la mémoire du romancier. Citons, à titre d'exemples, un peu en vrac: les conditions de son engagement à la S.A.B., grâce, notamment, à l'intervention d'une cousine de Bruxelles à qui il portait beaucoup d'affection, et qu'il appelait par affection sa « tante » (19) (Marlow recourt aussi à « une tante, une tendre âme enthousiaste » pour se faire engager); le désagrément de ses contacts avec Camille DELCOMMUNE (le portrait du « directeur », dans *Heart of Darkness*, est une page féroce); l'arrivée au Congo de l'expédition d'Alexandre DELCOMMUNE et le désappointement qu'elle lui avait causé puisque c'est à cette expédition qu'il comptait être attaché (cette *Eldorado Exploring Expedition* est évoquée dans le roman dans une page elle aussi corrosive) (20); les terribles maux aussi, bien entendu, dont il avait souffert (Marlow, comme lui, « lutte avec la mort »). Mais, M. SHERRY le montre fort bien, outre ces impressions qui avaient dû le marquer, il y a jusqu'à des détails parfois secondaires de son expérience congolaise que CONRAD reprend dans son roman. *Heart of Darkness* est tout pénétré de souvenirs.

Dans le manuscrit primitif de l'œuvre, la part de l'autobiographie était même plus grande qu'elle ne le sera dans la version définitive. CONRAD, en effet, avait consacré une page, qu'il biféra ensuite, à son arrivée à Boma et à la description de la station. Les attractions de Boma, on le sait, étaient l'hôtel de la Compagnie des Magasins Généraux, vaste construction métallique qui servait à la fois d'hôtel et de restaurant, et où les agents de l'Etat prenaient leurs repas, et le petit tram à vapeur qui circulait entre Boma-rive, où se trouvait l'hôtel, et Boma-plateau, où étaient établis les bureaux du gouvernement. Sous la plume de CONRAD, tout ce paysage, hommes et choses, prend un aspect sinistre. Citons ici, en traduction française, ce texte étonnant.

Nous remontâmes le fleuve pendant environ vingt milles et mouillâmes devant le siège du gouvernement. J'avais suffisamment entendu parler en Europe de son état de civilisation avancé; les journaux, que dis-je?, les vendeurs de journaux de la ville sépulcrale (21) vantaient son tramway à vapeur et son hôtel — surtout son hôtel. Je contemplai cette prétendue merveille. C'était comme un symbole à la grille d'entrée. Il

s'élevait, isolé: un haut cube de fer de couleur grise avec deux étages de galeries à l'extérieur, dominant une de ces plages à l'aspect abandonné comme on en rencontre chez nous dans des endroits écartés, et où l'on jette des ordures. Pour rendre la ressemblance complète, il aurait suffi d'un poteau mal planté avec un écriteau portant comme légende *Ici, dépôt d'immondices*: le symbole aurait eu ainsi la clarté de la pure vérité. Non que l'on n'eût pu trouver un homme, même ici, comme parfois une pierre précieuse se trouve dans une poubelle... Je pris un dîner à l'hôtel, et je constatai que le tramway ne circulait que deux fois par jour, aux heures de repas. Il amenait, je pense, tous les agents du gouvernement, à l'exception du Gouverneur Général, du haut de la colline jusqu'à l'endroit où ils devaient être nourris par contrat. Ils remplissaient la salle de restaurant: uniformes et tenues civiles, visages jaunis, expressions vides. Je fus étonné de leur grand nombre. Un air de lassitude et d'ahurissement à se découvrir où ils étaient se lisait sur tous leurs visages; dans leur manière de se comporter, ils feignaient de se prendre au sérieux, tout comme cet endroit poisseux et défraîchi, qui ressemblait à une de ces gargotes infâmes que l'on trouve près des bas quartiers des villes, et où tout est douteux, le linge, la vaisselle, la nourriture, le patron, les clients, feignait, lui, d'être un signe de progrès — tout comme aussi, sur le sommet aride de la colline l'énorme baobab qui s'élevait au milieu des bâtiments du gouvernement, des baraquements militaires, des cahutes de bois et des masures en tôle ondulée, étalait un enchevêtrement de branches dénudées, comme s'il avait été un arbre donnant de l'ombre, aussi effrayant qu'un squelette qui ferait semblant, en prenant avec ostentation la pose, d'être encore un homme (22).

Cette page, qui est du grand CONRAD, n'est pas seulement significative du point de vue littéraire. Elle révèle aussi à quel point, sous l'effet de son amertume, ses souvenirs avaient tourné parfois à la caricature, et à la caricature la plus cruelle.

CONRAD se souvient. Mais il n'écrit pas un livre de souvenirs. Il écrit un roman et son imagination joue, se déploie à l'appel de son génie de romancier. Sur ce point encore, l'analyse de M. SHERRY est particulièrement riche et perspicace. Elle montre comment, arrivé à certains points d'orgue de son récit, CONRAD écarte en quelque sorte ses souvenirs, les quitte, afin de créer l'atmosphère, le cadre, le climat que son roman requiert.

La remontée du fleuve par Marlow, ce n'est pas l'expérience de CONRAD (23); l'*Inner station* où arrive le narrateur de *Heart of Darkness*, ce n'est pas la station que CONRAD a visitée au terme de sa navigation sur le Congo (24): ce sont là, dans une

large mesure, les fruits d'une imagination romanesque qui s'accorde admirablement aux impératifs de l'œuvre d'art.

On nous permettra de ne pas nous appesantir davantage sur ce thème, pourtant capital. M. SHERRY l'a développé de manière excellente, et nous ne pourrions que répéter maladroitement ce qu'il a écrit.

La figure centrale de *Heart of Darkness* — en dehors du narrateur — est, faut-il le rappeler, celle, fascinante, de Kurtz. Le nom, on n'en saurait douter, est celui, à peine transposé, d'un homme que CONRAD avait connu au Congo, et qui s'appelait KLEIN. Dans un premier jet, dans le manuscrit de son roman, CONRAD avait d'ailleurs carrément nommé son héros Klein; il corrige ensuite et remplace *Klein* par *Kurtz* (25). KLEIN était mort à bord du *Roi des Belges*, au cours de la descente du fleuve, sous les yeux par conséquent de CONRAD; c'est le même sort, on le sait, qui advient à Kurtz dans le roman.

M. SHERRY examine le cas Kurtz-Klein de manière serrée, et il aboutit à des conclusions qui paraissent extrêmement solides. Si l'on met à part la similitude de nom et les circonstances du décès, rien n'indique, démontre-t-il fort bien, que la personnalité assez falote du jeune agent commercial qu'avait connu CONRAD ait pu servir de modèle à la figure extraordinaire de Kurtz. La cause, sur ce point, semble entendue.

Mais ayant éliminé KLEIN comme modèle de Kurtz, M. SHERRY croit devoir partir à la recherche du modèle véritable du héros de CONRAD. Il croit le trouver — et être le premier à le trouver — en la personne d'un commerçant assez célèbre au Congo à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui était HODISTER. HODISTER avait fait beaucoup parler de lui comme marchand d'ivoire et, en 1892, le massacre par les Arabes de l'expédition commerciale dont il avait pris la tête avait soulevé un grand bruit. Là, pense M. SHERRY, a été le principal modèle pour CONRAD. « It is likely that when he came to write *Heart of Darkness*, he recalled Hodister, his later successes, and his tragic end, and saw him as an appropriate source for Kurtz » (26).

Remarquons tout d'abord que cette identification, que M. SHERRY croit neuve, ne l'est pas. Elle avait déjà été proposée il y a une quarantaine d'années par notre regretté confrère Léon GUÉBELS, dans une étude que M. SHERRY aurait pu facilement

connaître (27). M. GUÉBELS, pour sa part, ne se prononçait d'ailleurs pas de manière ferme; il formulait simplement l'hypothèse Kurtz-Hodister (28).

Mais, neuve ou non, la vraie question est de savoir si cette identification est plausible. A nos yeux, elle ne l'est pas du tout. Il y a sans doute quelques ressemblances superficielles — sur lesquelles M. SHERRY met l'accent de manière assez forcée — entre le cas de HODISTER et celui de Kurtz, mais les dissemblances, et des dissemblances graves, l'emportent de loin sur ces quelques faibles analogies (29). Il faut surtout, pensons-nous, en dépassant le décompte, qui peut paraître un peu puéril, des éléments positifs et des éléments négatifs de la comparaison, se demander si ce qui, dans le roman, constitue l'essence trouble, fascinante, démoniaque, de Kurtz, pouvait venir de HODISTER. HODISTER, si l'on pose la question en ces termes, n'a guère de meilleurs titres que KLEIN à passer pour le modèle de Kurtz.

L'essence du personnage: n'est-ce pas là ce qui compte essentiellement? Écoutons CONRAD lui-même donnant, dans une lettre de 1902 — trois ans après avoir achevé *Heart of Darkness* — une idée de son œuvre en deux phrases:

Histoire farouche d'un journaliste qui devient chef de station à l'intérieur et se fait adorer par une tribu de sauvages. Ainsi décrit, le sujet a l'air rigolo, mais il ne l'est pas (30).

Qui, là-dessous, oserait mettre le nom de HODISTER?

D'ailleurs — et c'est là une question fondamentale que M. SHERRY ne traite malheureusement pas suffisamment —, CONRAD n'a-t-il pas voulu donner à la figure de Kurtz un caractère à la fois exemplaire et symbolique, ce qui l'obligeait à s'éloigner délibérément de tout modèle individuel (31)? Kurtz, nous dit-il dans *Heart of Darkness*, « avait reçu une partie de son éducation en Angleterre... Sa mère était à demi-Anglaise, son père, à demi-Français... Toute l'Europe avait collaboré à la confection de Kurtz ». Et dans une lettre de 1903, CONRAD précise: « J'ai pris grand soin de donner une origine cosmopolite à Kurtz » (32).

« J'ai pris grand soin », « origine cosmopolite », « toute l'Europe avait collaboré »: tout ceci n'a-t-il pas une signification profonde? Cela ne signifie-t-il pas que Kurtz, tel que le concevait

CONRAD, était, sous un masque individuel, la figure de l'Européen — de l'Européen qui, quelles que fussent ses qualités au départ, pouvait, au cœur implacable des ténèbres, être vaincu par des forces obscures qui le submergeaient ?

Si l'on adopte cette interprétation, il est évidemment vain de chercher à Kurtz *un* modèle. Tout au plus peut-on chercher les ingrédients qui ont pu entrer dans le type Kurtz. L'ingrédient HODISTER est possible, mais il nous paraît sans grand intérêt. A tout prendre, l'ingrédient contenant le plus de cellules rouges pourrait bien être l'ingrédient BARTTELOT, sur lequel Mme Jerry ALLEN a naguère attiré l'attention.

Ouvrons ici une parenthèse pour reprocher à M. SHERRY une attitude qui ne nous paraît pas digne de son talent. Mme Jerry ALLEN et lui ont étudié parallèlement et presque simultanément les mêmes problèmes. Il en est résulté, il y a quelques années, une polémique fort vive sur des questions de priorité (33). Aujourd'hui, M. SHERRY prend le parti d'ignorer souverainement Mme ALLEN. Il ne cite même pas sa thèse sur Kurtz-Barttelot. Pour un observateur étranger, que les querelles de personnes qui se déroulent en Angleterre n'intéressent guère, et qui s'intéresse surtout à CONRAD, cette attitude se comprend mal.

La thèse de Mme ALLEN, en effet, mérite une très sérieuse attention (34). BARTTELOT, officier anglais de l'expédition envoyée au secours d'Emin PACHA, arrivé en Afrique avec la formation et la réputation d'un gentleman, s'était conduit, au cœur du continent noir, avec une brutalité qui semblait ne s'expliquer que par une véritable dégradation, une désintégration morale. Et ce cas, à l'époque, avait fait énormément de bruit. Mme ALLEN force peut-être l'analogie entre BARTTELOT et Kurtz, mais l'apport BARTTELOT, dans la construction de Kurtz, pourrait néanmoins avoir été important.

Quels que soient les ingrédients que l'on mélange dans la marmite, il reste — et cela transcende toutes les petites querelles sur les doses du mélange — que Kurtz est un admirable, un immortel personnage de roman.

\* \* \*

Les œuvres de CONRAD consacrées à l'Afrique étaient incontestablement peu flatteuses pour les Belges et pour le Congo.

C'est le moins qu'on puisse dire. C'est néanmoins en Belgique — et le fait vaut d'être souligné — que le romancier rencontrera certains de ses premiers admirateurs.

Au premier rang, on ne s'étonnera pas de trouver celle qu'il appelait sa « tante », Marguerite PORADOWSKA, et qui était une Belge que seul son mariage, jusqu'en 1890 — date de la mort de son mari — avait rattachée à la Pologne (35). Marguerite PORADOWSKA, qui était une femme de lettres, fut, en français, la première traductrice de SIENKIEWICZ (36). Elle fut aussi, apparemment, la première traductrice de CONRAD. En 1900, elle envoyait à ce dernier la traduction qu'elle venait de faire de *An outpost of progress* (37). CONRAD n'en éprouva pas un enthousiasme excessif. « C'est assez bien », écrivait-il à un correspondant, « mais il faudrait corser le style un peu » (38). La traduction ne fut jamais publiée. Chose curieuse, c'est en Belgique que parut finalement, mais plus tard, la première version française de *An outpost of progress*. Elle était due à Gaston-Denys PÉRIER et fut publiée en 1925 dans la revue *La Renaissance d'Occident* (39).

Marguerite PORADOWSKA était fort liée avec Charles BULS, qui fut bourgmestre de Bruxelles de 1881 à 1899 (40). BULS avait été un de ses soupirants, avant qu'elle n'épouse Alexandre PORADOWSKI, et il allait la courtiser à nouveau — sans succès — après son veuvage (41). CONRAD, en 1895, tint à envoyer à ce grand ami de sa « tante » un exemplaire de son *Almayer's Folly* (42). Il reçut de BULS une lettre « superlativement charmante, bienveillante et indulgente » (43). Sans doute lui adressa-t-il encore ses œuvres suivantes. BULS, en tout cas, dans un livre publié en 1900, cite avec éloge les *Tales of unrest*, où il a lu *An outpost of progress*. Voici ce qu'il en écrit :

Un ancien capitaine de steamer au Congo a décrit, d'une façon poignante, la graduelle déchéance de deux agents placés... aux avant-postes de la civilisation.

C'étaient, il est vrai, deux de ces individus incapables dont l'existence est rendue possible en Europe par la puissante organisation des foules civilisées... Quand de pareils êtres, et on en voit malheureusement trop au Congo, se trouvent en contact avec la pure sauvagerie, la nature primitive, l'homme barbare, un ordre de choses inaccoutumé, ils sont désorientés et saisis d'un trouble profond, d'une crainte sourde de dangers

incontrôlables, d'une cuisante angoisse qui leur donnent la vague intuition d'un inconnu toujours menaçant, sans qu'ils puissent s'imaginer de quel côté viendra l'attaque.

Jusque-là ils s'étaient sentis sous la protection tacite de gens ayant une plume derrière l'oreille ou des broderies sur les manches, et les voilà, tout à coup, dans la situation de prisonniers subitement libérés et ne sachant que faire de leur indépendance...

La misère intellectuelle et la disette alimentaire les livrent à des assauts de fièvre dont ils sortent chaque fois plus affaiblis, moins aptes à résister à l'action déprimante du climat et de la solitude.

Le grand silence de la sauvagerie ambiante les gagne peu à peu, les étreint plus étroitement... De jour en jour ils se trouvent réciproquement plus insupportables; leurs tics nerveux, leurs locutions habituelles deviennent des causes d'agacement mutuel qui se traduisent en querelles à propos de futilités; ils en arrivent à se disputer âprement les quinze derniers morceaux de leur provision de sucre, précieusement enfermée pour les cas de maladie.

Ils se regardent à la dérobée, en se demandant lequel sera terrassé le premier par l'hématurie ou le dégoût de cette vie insipide; jusqu'au jour où l'un d'eux tue l'autre dans un accès d'exaspération et d'épouvante, croyant, à tort, sa vie menacée, puis court se pendre à la croix plantée sur la tombe d'un blanc.

Cette agonie de deux ratés qui auraient pu végéter sous la tutelle de l'organisation européenne, mais qui étaient condamnés à succomber dans un milieu où l'homme doit se suffire à lui-même, n'est pas une fiction du romancier. On m'a conté au Congo plus d'une anecdote qui confirme sa fine analyse psychologique (44).

La citation, même avec les quelques coupures que nous avons faites, est longue, mais elle est, du point de vue psychologique, d'un réel intérêt. Elle montre dans quel esprit un homme comme BULS, qui est un grand défenseur et un grand admirateur de l'œuvre belge au Congo, accueille le récit de CONRAD. Il n'y voit en aucune manière un réquisitoire contre les Belges ou contre leur mode de colonisation au Congo; simplement un diagnostic porté avec un réalisme cruel au sujet d'un drame humain comme il s'en passe plus d'une fois sous les tropiques.

Comprendre CONRAD de la sorte n'était évidemment pas saisir pleinement ses intentions. Dans ce que le romancier écrivait, il y avait l'écho de la profonde désillusion qu'il avait subie au Congo, et de l'indignation qui en était née. CONRAD était parti pour le Congo, sans aucun doute, la tête pleine des nobles tirades qui s'entendaient en Europe au sujet du caractère philanthropique,

désintéressé, de l'entreprise de LÉOPOLD II. Sur place, il n'avait rien vu qui ressemblât à de la philanthropie: simplement des hommes durs, souvent avides (n'oublions pas qu'il fréquente avant tout le milieu des agents de commerce), et qui se laissent souvent aller à la brutalité, quand ce n'est pas la folie qui les guette. Il s'était, en quelque sorte, senti dupé. Ce qu'il avait éprouvé sur le champ avec acuité, ce qui restera au fond de lui et ce qu'il essaiera de traduire dans ses œuvres, c'est, pour reprendre ses propres termes, une violente « indignation at masquerading philanthropy » (45). On parlait de philanthropie, de progrès de la civilisation: eh bien! il allait faire voir ce qu'était *An outpost of progress*

Rien dans tout cela, cependant n'équivaut à une mise en accusation du régime proprement dit établi au Congo par LÉOPOLD II — un régime qui, au moment où CONRAD visite le pays, n'a pas encore pris d'ailleurs le caractère de l'exploitation économique à outrance qui sera le sien par la suite, et qui engendrera les abus les plus graves. CONRAD n'a pas pu dénoncer ce que l'on appellera le « régime léopoldien » puisque ce régime, en 1890, n'existait pas encore. On s'excuse d'énoncer un tel truisme, mais ceux qui commentent CONRAD semblent souvent l'oublier.

Lorsque, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les abus du régime léopoldien seront progressivement révélés, lorsque des témoignages de plus en plus précis, et notamment celui de CASEMENT, feront apparaître l'extrême gravité de la situation, CONRAD ne réagira pas du tout en déclarant: « Je l'avais bien dit! » Il sera simplement, comme tout bon Anglais, épouvanté.

Ces sentiments apparaissent fort bien dans la correspondance qu'il échange en décembre 1903 avec CASEMENT. CASEMENT lui avait écrit en novembre 1903 en lui rappelant qu'ils s'étaient rencontrés au Congo treize ans plus tôt (46). CONRAD lui répond en l'invitant à venir lui rendre visite à Pent Farm (47). Il ne semble pas que CASEMENT se soit rendu à cette invitation, mais la correspondance des deux hommes va se poursuivre. CONRAD, en réponse à une question de CASEMENT, communique à ce dernier ses souvenirs au sujet de la fameuse question des « mains coupées » (le problème étant notamment de savoir si, lorsqu'on trouvait des mains coupées au Congo, on pouvait éventuellement les expliquer par une coutume indigène) (48). Surtout, en pleine

communion avec CASEMENT, il exhale les sentiments d'horreur que lui inspire la situation au Congo.

The fact remains that in 1903, seventy five years or so after the abolition of the slave trade,... there exists in Africa a Congo State, created by the act of European Powers, where ruthless, systematic cruelty towards the blacks is the basis of administration, and bad faith towards all the other states the basis of commercial policy (49).

Il forme, dit-il, ses « warmest wishes » pour le succès de CASEMENT (50). Il évoque avec émotion la « noble crusade » que celui-ci mène, la « great cause » pour laquelle il combat (51).

Et la place de ses œuvres à lui, dans tout cela ? Il n'en dit qu'un mot, comme en passant, dans sa première lettre, du 1<sup>er</sup> décembre 1903 : « I am glad you've read the *Heart of Darkness* — tho' of course it's an awful fudge ». « An awful fudge » : l'histoire de Kurtz n'est que baliverne à côté de tout ce qui se passe au Congo.

CONRAD ne se prenait pas pour un prophète ; il ne l'avait pas été.

16 novembre 1971.

#### NOTES

(1) « Probably the finest short novel in the English language » (William KEAN SEYMOUR, Conrad in the Congo, dans *Contemporary Review*, juillet 1971, p. 53).

(2) Lettre du 26 septembre 1890 à Marguerite Poradowska, dans R. RAPIN, *Lettres de Joseph Conrad à Marguerite Poradowska*. Edition critique, précédée d'une étude sur le français de Joseph Conrad (Genève, 1966), p. 71. On notera, dans cette lettre écrite en français l'anglicisme classique « rivière » pour désigner un « fleuve » (*river* en anglais) ; c'est un mot à ajouter à la liste des « faux-amis » que l'on rencontre sous la plume de Conrad, et qui a été dressée par M. Rapin, p. 31-34.

(3) G. JEAN-AUBRY, Joseph Conrad au Congo d'après des documents inédits, dans *Mercur de France*, 15 octobre 1925, p. 336 ; du même, *Vie de Conrad* (Paris, 1947), p. 168 ; J. BAINES, *Joseph Conrad. A critical biography* (Londres, 1959), p. 119, et n<sup>lle</sup> éd., dans la série des *Pelican Biographies* (Harmondsworth, 1971), p. 151 ; et surtout N. SHERRY, *Conrad's Western World* (Cambridge, 1971), p. 87-88.

(4) Cf. G. JEAN-AUBRY et J. BAINES, loc. cit.

(5) N. SHERRY, op. cit., p. 80-81.

(6) Il ne s'agit là, il faut le reconnaître, que d'une hypothèse plausible, rien de plus. Le 24 septembre 1890, Conrad écrit qu'il se prépare à participer à l'expédition Delcommune (lettre à Maria Tyszkowa, dans *Conrad's Polish Background. Letters to and from Polish friends*, publ. p. Z. NAJDER (Londres, 1964), p. 213). Deux

jours plus tard, dans une autre lettre, il exprime son pessimisme quant à son avenir; cependant, bien qu'il se déclare « assez faible de corps » et évoque ses maladies passées, il ne considère pas à cette date que sa santé justifie l'interruption de sa carrière; c'est à titre de simple hypothèse qu'il envisage l'éventualité où « une nouvelle attaque de dysenterie » l'obligerait à regagner l'Europe (lettre du 26 septembre 1890 à Marguerite Poradowska, dans R. RAPIN, op. cit., p. 71). Que s'est-il passé ensuite? On ne sait. Il est vraisemblable que la mauvaise santé de Conrad ait été pour beaucoup dans son retour. Mais il se peut également qu'il y ait eu aussi et peut-être même surtout des dissentiments entre ses employeurs et lui. Les documents connus à ce jour ne permettent pas de trancher la question.

(7) G. JEAN-AUBRY, Joseph Conrad au Congo, art. cité, p. 313.

(8) Lettre du 26 septembre 1890, déjà citée, dans R. RAPIN, p. 70-71; nous y avons corrigé quelques fautes d'orthographe et un lapsus calami manifeste.

(9) Sur Camille Delcommune — qui était en réalité, à cette époque, directeur adjoint de la S.A.B., en Afrique —, voir notices dans *Le Congo Illustré*, 1893, p. 33, et dans la Biographie Coloniale Belge, t. III (Bruxelles, 1952), col. 184-185.

(10) G. JEAN-AUBRY, Joseph Conrad au Congo, art. cité, p. 325.

(11) Ibid.

(12) G. JEAN-AUBRY, Vie de Conrad, op. cit., p. 211; du même, introduction à J. CONRAD, Histoires inquiètes, trad. p. G. JEAN-AUBRY (Paris, 1932), p. 11.

(13) Cf. J. CONRAD, Lettres to William Blackwood and David S. Meldrum, publ. p. W. BLACKBURN (Durham, 1958), p. 36-37 et 45; J. BAINES, Joseph Conrad, op. cit., p. 223, et n<sup>lle</sup> éd., p. 272.

(14) Cambridge, Cambridge University Press, 1971; un vol. in-8° de 456 p. La première partie du livre est consacrée aux œuvres « congolaises » de Conrad; la suite traite des sources de *Nostromo* et de *The secret agent*.

(15) Op. cit., p. 126.

(16) Introduction à J. CONRAD, Histoires inquiètes, op. cit., p. 18. M. Sherry cite un autre passage de Jean-Aubry, qui va dans le même sens mais qui, étant plus concis, n'a pas la même netteté (op. cit., p. 126).

(17) Lettre du 22 juillet 1896, citée dans J. BAINES, Joseph Conrad, op. cit., p. 177, et n<sup>lle</sup> éd., p. 218.

(18) J. CONRAD, Lettres françaises, publ. p. G. JEAN-AUBRY (Paris, 1929), p. 64.

(19) Sur les liens de famille entre Conrad et Marguerite Poradowska — puisque c'est d'elle qu'il s'agit —, voir le tableau généalogique établi par R. RAPIN, op. cit., p. 206-207. M. Sherry, comme plus d'un biographe de Conrad, commet l'erreur de qualifier Marguerite Poradowska de « tante » de Conrad, sans plus.

(20) Ce nom d'« Eldorado expedition » constitue, on le notera, un témoignage historique précieux car il montre que le secret dont on avait entouré les objectifs de l'expédition Delcommune n'était resté, au Congo, qu'un secret très relatif: Conrad était au courant du fait que Delcommune et les siens, tout comme les autres expéditions envoyées au Katanga, portaient à la recherche de l'or (cf. à ce sujet M. WALRAET, L'expédition Delcommune d'après le carnet de route du Dr Paul Briart (Bruxelles, 1957), p. 9 et 12).

(21) « Ville sépulcrale », on le sait, est dans *Heart of Darkness* l'appellation par laquelle Conrad désigne Bruxelles.

(22) Cette traduction est fondée sur les lectures du manuscrit original fournies par J. RASKIN, *Heart of Darkness. The Manuscript revisions*, dans *Review of English Studies*, février 1967, p. 34-35, et par N. SHERRY, op. cit., p. 26 ainsi, que sur les observations relatives au manuscrit qui nous ont été très aimablement communiquées par M<sup>lle</sup> Molly Mahood, Professeur à l'Université du Kent, à Canterbury. M. Gilbert Debusscher, assistant à l'Université de Bruxelles, nous a, pour cette traduction, apporté un précieux concours. Nous remercions ici M<sup>lle</sup> M. Mahood et M. Debusscher.

(23) Cf. SHERRY, p. 61 et 342-343. M. Sherry, cependant, accentue sans doute un peu à l'excès les différences entre les impressions qu'a dû ressentir Conrad, en remontant le Congo, et celles qu'il prête à Marlow. Un texte de 1895 décrivant

la navigation sur le fleuve, et que cite L. Guébels (Conrad, marin d'eau douce, dans *La Renaissance d'Occident*, décembre 1929, p. 281-283), mérite à cet égard d'être lu attentivement: il évoque singulièrement, par plus d'un aspect, les pages de *Heart of Darkness*.

(24) Cf. SHERRY, p. 70-71 et 342-343.

(25) Cf. G. JEAN-AUBRY, *Vie de Conrad*, op. cit., p. 164 n.l.; J. BAINES, *Joseph Conrad*, op. cit., p. 117, et n<sup>lle</sup> éd., p. 149.

(26) P. 107. Voir aussi spécialement p. 118 et 342.

(27) L. GUEBELS, *Joseph Conrad, marin d'eau douce*, dans *La Renaissance d'Occident* (Bruxelles), décembre 1929. Léon Guébels avait achevé cette étude à Elisabethville en 1925 (cf. la date *in fine* p. 288); il était alors magistrat au Congo (voir sur lui la notice de l'*Annuaire 1967* de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer (= *Bulletin des Séances*, 1967, n° 1), p. 193-200). Cet article a été maintes fois cité. Il l'est notamment dans la bibliographie de la notice *Korzewski* dans la *Biographie Coloniale Belge*, t. II (Bruxelles, 1951), col. 552.

(28) Cf. p. 276 et 286.

(29) Le critique du *Times Literary Supplement*, qui juge lui aussi « unconvincing » l'identification Kurtz-Hodister, observe au sujet de la manière dont M. Sherry rapproche les deux figures: « This involves minimizing the differences between them, overemphasizing their resemblances, and arguing in terms of... it is possible... might well have... it is very likely... would appear to be... may very well have... it is possible that... If one allows a twenty-five per cent chance of a negative answer in each of these speculative links (which is a very conservative estimate), the chain will not support the weight of assertion » (*Tracking down Conrad's originals*, dans *Times Literary Supplement*, 28 mai 1971).

(30) Lettre du 10 avril 1902 à H.D. Davray, dans J. CONRAD, *Lettres françaises*, publ. p. G. JEAN-AUBRY (Paris, 1929), p. 48.

(31) M. Sherry ne fait qu'effleurer ce thème, notamment p. 91.

(32) Lettre du 16 décembre 1903 à K. Waliszewski, dans J. CONRAD, *Lettres françaises*, op. cit., p. 64.

(33) On peut la suivre notamment dans les n<sup>os</sup> du *Times Literary Supplement* des 3 et 10 novembre, et des 8 et 15 décembre 1966. Cf. à ce sujet J. BAINES, *That side idolatry*, dans le *Sunday Times* du 21 mai 1967.

(34) Cf. J. ALLEN, *The Sea Years of Joseph Conrad* (New York, 1965), p. 275 et sv.; trad. franç., *Les années de mer de Joseph Conrad* (Paris, 1968), p. 380 et sv.

(35) Cf. sur elle la notice de la *Revue Encyclopédique*, t. VI, 1896, p. 882; G. JEAN-AUBRY, *Vie de Conrad*, op. cit., p. 148; J. BAINES, *Joseph Conrad*, op. cit., p. 108-109, et n<sup>lle</sup> éd., p. 138-139; R. RAPIN, *Lettres de Joseph Conrad à Marguerite Poradowska*, op. cit., passim; et surtout R. MORTIER, *La première traductrice française de Sienkiewicz, Marguerite Poradowska*, dans les *Mélanges de littérature comparée et de philologie offerts à Mieczyslaw Brahmér* (Varsovie, 1967), p. 371-377. Son mari, Alexandre Poradowski, était mort le 7 février 1890 (cf. la notice nécrologique de *l'Indépendance belge*, 11 février 1890).

(36) Cf. R. MORTIER, art. cité.

(37) R. RAPIN, op. cit., p. 174-175.

(38) Lettre du 2 avril 1902 à H.D. Davray, dans J. CONRAD, *Lettres françaises*, op. cit., p. 43.

(39) Un avant-poste de la civilisation, dans *La Renaissance d'Occident* (Bruxelles), janvier 1925, p. 5-26, et février 1925, p. 442-460.

(40) Cf. sur lui M. MARTENS, Charles Buls, dans les *Cahiers bruxellois*, t. II et III, 1957 et 1958.

(41) R. RAPIN, op. cit., p. 12 et 161 n. 3. Une lettre de Buls à son ami Léon Vanderkindere, du 19 mai 1870, que publie M<sup>lle</sup> Martens (art. cité, *Cahiers bruxellois*, t. III, 1958, p. 42-43), évoque la cour qu'il fait à « la plus adorable femme qui se puisse imaginer »; mais il y a, hélas!, un certain « Polonais » dont Buls parle sans plaisir, et qui est manifestement aussi sur les rangs...

(42) R. RAPIN, op. cit., p. 161.

(43) Lettre du 13 mai 1895 à Marguerite Poradowska, dans R. RAPIN, p. 162.

(44) C. BULS, Croquis congolais (Bruxelles, 1900), p. 199-202, avec référence à « Joseph CONRAD, *Tales of Unrest*, Tauchnitz » (p. 199 n. 1).

(45) Lettre du 22 juillet 1896 à Fisher Unwin, citée dans J. BAINES, Joseph Conrad, op. cit., p. 177, et n<sup>lle</sup> éd., p. 218.

(46) Cette lettre de Casement n'est pas conservée, mais on peut en reconstituer la teneur en se fondant sur ce qu'écrivit un peu plus tard Conrad à Cunninghame Graham (lettre du 26 décembre 1903, citée dans J. BAINES, Joseph Conrad, op. cit., p. 114, et n<sup>lle</sup> éd., p. 145). Sur la rencontre Conrad-Casement de 1890, voir, en plus de J. BAINES, loc. cit., G. JEAN-AUBRY, Joseph Conrad au Congo, art. cité, p. 313-314; du même, Vie de Conrad, op. cit., p. 158; B. MEYER, Joseph Conrad. A psychoanalytic biography (Princeton, 1967), p. 256-257; et N. SHERRY, op. cit., p. 33-35.

(47) « My dear Casement,

If you are the man I knew in Africa you shall not shirk coming all the way here to see a more or less lame friend.

Since we foregathered last I've married, got a boy, become a victim of gout — 'poor man's gout' if acquired, and if not acquired then hereditary in a legitimate way. No doubt some of my ancestors drank very deep, after the manner of their time.

This year has been very bad for me.

We live here; it is a sort of one-horse existence. But we can put you up after a fashion. Besides you are used to hardships.

There is not a bad train on Sunday morning from Charing Cross to Sandling. I would ask you for a Saturday to Monday stay, only I am afraid you will get bored all that time with us only. We are dull people... It is a farmhouse life with a vengeance.

Still you may have the pluck to face the longer period.

I have always had a great opinion of your courage. In that case leave Charing Cross on any Saturday... »

(Lettre du 1er décembre 1903, dans les Papiers Casement, à la National Library de Dublin. Cette lettre, et celles qui suivent, ont été découvertes par mon ami Roger Louis, Professeur à l'Université du Texas, à Austin, qui m'en a communiqué des copies, en m'autorisant à les utiliser et à les citer. Je tiens à lui exprimer ici mes remerciements les plus chaleureux. Une seule pièce de cette correspondance, à ma connaissance, avait été citée jusqu'ici: c'est la lettre du 17 décembre 1903, à laquelle il est fait une brève allusion dans B. PORTER, Critics of Empire. British Radical attitudes to colonialism in Africa, 1895-1914 (Londres, 1968), p. 270, n. 2).

(48) « During my sojourn in the interior, keeping my eyes and ears well open too, I've never heard of the alleged custom of cutting off hands amongst the natives; and I am convinced that no such custom ever existed along the whole course of the main river to which my experience is limited. Neither in the casual talk of white men, nor in the course of definite inquiries as to the tribal customs, was ever such a practice hinted at; certainly not among the Bangalas who at that time formed the bulk of the State troops. My informants were numerous, of all sorts, and many of them possessed of abundant knowledge » (lettre du 17 décembre 1903, même fonds).

Casement communiqua cette lettre à Morel qui, l'année suivante, la cita textuellement (à l'exception du court passage relatif aux Bangalas, qu'il omet) dans son livre *King Leopold's Rule in Africa*. Il s'agit là, indique Morel, d'une lettre écrite par Joseph Conrad « to a friend of his » (p. 117). M.J.L. Winter avait récemment attiré l'attention sur cette lettre reproduite par Morel (*A Conrad letter*, dans *Notes and Queries*, mars 1966, p. 94), mais il n'avait pas été en mesure d'en découvrir la source.

(49) Lettre du 21 décembre 1903.

(50) Même lettre.

(51) Lettre du 29 décembre 1903.